

Court-métrage : **Un certain goût d'herbe fraîche**

d'après une nouvelle de DIDIER GOUPIL

Scénario : Fabienne Godet et Didier gouil

<http://www.universcine.com/films/un-certain-gout-d-herbe-fraiche>

De **Fabienne Godet** -1994 - 0h18min

Avec Antoine Chappey, Patrice Pertant, Eva Mazauric, Marie-Thérèse Lescop, Pierre Belot

Production

LAZENNEC TOUT COURT (producteur délégué : Bertrand Faivre)

Un certain goût d'herbe fraiche

Vous n'avez jamais été en taule ? Je vous assure que vous avez manqué quelque chose.

Le matin, la Centrale se réveille dans le bâillement métallique des énormes clés qui débloquent les portes... et la fin de la nuit. Une seule différence ici entre le jour et la nuit, l'intensité électrique des néons. Dès que les matons pénètrent dans le couloir des cellules, ils se mettent à gueuler pour qu'on se lève. Nous, on se lève pas et on gueule aussi comme des fous, on gueule des tonnes de braillements incompréhensibles, mais en gros ça veut dire qu'ils peuvent aller se faire foutre et qu'on veut encore pieuter. On gueule un moment et puis, les yeux toujours fermés, on amarre nos pieds au sol. Pas besoin de boussole. Tout en gueulant ils jettent un coup d'œil à l'intérieur, au cas où un magicien de la nuit aurait joué les passe-murailles. Aucun risque, quand tu quittes la *Résidence*, à la verticale ou à l'horizontale, c'est qu'ils l'ont voulu.

Je ne sais pas si l'acoustique est étudiée à cet effet, mais tout résonne : les cris, les trousseaux de clés qui cognent les ceintures, les bottes qui claquent le sol dur et remplacent l'éclat sonore du jour qui te réveillerait si tu dormais à la belle étoile, mais le ciel est bas pour nous et le paysage monotone. Portes. Murs. L'inspection achevée, les matons vont boire leur café et commentent les performances du club monté en seconde division, la baisse de TVA sur les automobiles, les grèves à l'usine de caoutchouc. Le ciel est bas pour nous et les étoiles sont de vulgaires ampoules électriques.

Pour un moment, tout n'est que silence. Mais je peux vous dire que ce silence, il fait encore trop de bruit dans nos têtes. Il est bruyant de l'absence du vacarme de la vie.

Dehors, il fait sans doute presque jour maintenant. Un bon gros soleil jaune urine doit y frimer autant qu'un diamant. Dans les cellules, le soleil blanc des néons est trop clair. A la lumière du jour on se croit homme, à la lumière électrique on se sait rat. On a gueulé un moment et puis commence le plus dur, le premier mot de la journée qu'il va falloir prononcer. On n'ose pas, on ne sait pas quoi dire et on a la frousse, pas de marmot, pas de femme, et pas assez de courage pour le « Salut ! T'as bien dormi ? Que vas-tu faire aujourd'hui ? »... Comme si le langage nous faisait peur, peur de nous voir de moins en moins homme, de plus en plus mammifère. Parler ou ruminer, à force on ne sait plus trop. Le plus difficile à réaliser en prison ce sont les choses simples. Au début,

mon premier réflexe en me levant était d'aller à la fenêtre voir si le ciel était bleu, s'il avait plu durant la nuit, quel temps il faisait pour savoir comment me fringuer... La cellule n'a pas de fenêtre, qu'une bouche d'aération finement grillagée et bourdonnante comme une grosse mouche noire. Voilà ce que c'est le progrès, les nouveaux matériaux, avant il y avait des barreaux mais aussi un espace entre et les gars pouvaient y voir passer des nuages balourds et cotonneux ou bien des vols gris bleu d'étourneaux. Ca leur faisait de la compagnie et ça cultivait leur goût du détail. Maintenant il n'y a plus de contact avec la nature pour le taulard.

Je me demande bien pourquoi je vous déballe toutes ces salades. Peut-être est-ce à cause des boules que j'ai, elles me bouchent la gorge comme du ciment frais et pourtant je n'arrête pas de causer, une vraie télévision. Bon, passons aux faits, quand vous serez en taule vous verrez par vous même.

Mon lit et mon bidet occupaient exactement un quart de la cellule 24. Les cellules ont un numéro tout comme les chambres d'hôtel, les parkings ou les consignes des gares, enfin comme tous les endroits où l'on est aussi seul qu'un arbre. On était quatre, aux quatre angles de la cellule. Commençons les présentations. Déjà il y avait moi. Je. Je passais le temps à passer mon temps. Puis le Joueur, un artiste, qui tripotait cartes et dés avec la passion et l'égoïsme du guitariste ses cordes. Il s'est pendu en mars, quand les cerisiers fleurissent en mouchoirs blancs d'adieu, en utilisant des lanières confectionnées avec son pyjama. Il y avait aussi Tom, appelé Gros-Bras pour ces biceps énormes et élastiques, on aurait dit du caoutchouc et quand il réfléchissait ça faisait le même bruit de pneumatique qui râpe le bitume. Et puis surtout il y avait Jeannot. Je l'aimais bien, Jeannot. Qu'en dire pour vous le présenter, sinon que d'allure générale il ressemblait à un gros stylo à plume, maigre et même osseux des jambes, anguleux et acéré de la tête, mais avec des hanches épaisses, gonflées d'encre. Ses yeux s'arrondissaient en un O majuscule surmonté d'un accent circonflexe gras. Son nez était impeccamment droit, un coupe-papier qui lui donnait une expression sévère et pointue. Cette description insolite n'est pas le seul fait du hasard. On l'appelait l'Ecrivain. Avez-vous remarqué qu'en taule on n'appelle jamais les gens par leur nom d'état civil ? Rien de plus menteur que l'état civil. On leur attribue un surnom qui a pour mission de donner une idée bien claire de leur talent, de leur physionomie ou de leur tempérament, une personne égale un mot, ça aide, on sait plus rapidement à qui on a affaire. Sauf, bien sûr, quand on s'est gourré sur le surnom.

On l'appelait donc l'Ecrivain parce que dans le civil il avait été un journaliste médiocre à la réputation locale. Ici, il écrivait les lettres des copains contre des cigarettes. Il était doué. Ses phrases ressemblaient à des bonbons, elles étaient sucrées et odorantes. Il arrivait à faire comprendre aux filles que les gars bandaient comme des cerfs en leur parlant de fleurs, de toujours ou des

choses de ce genre. Epatant ! Il avait bien une tête d'intello, une dureté intelligente dans les plis du front et un flou pensif dans l'œil qui montraient bien qu'il n'était pas homme à ne pas réfléchir sur les rapports entre le fluor et la crise pétrolière quand il se brossait les dents. Mais il n'était pas bavard ou emmmerdant comme les vrais écrivains. D'ailleurs, ceux qu'il appréciait étaient toujours des drôles de types. J'ai oublié leurs noms mais celui-là aimait les hommes et trouvait les condamnés à mort aussi beaux que les orchidées, cet autre avait une tête de docker, était manchot et fumait comme un cargo, celui-ci avait ramené de la guerre une blessure-étoile à la tête. Quel style, le Jeannot !

Tôt ou tard vous voudrez savoir comment un type pareil avait fait pour se retrouver en taule avec nous, alors allons-y. Il s'était collé avec une fille aussi belle qu'un cœur et sexy comme les nanas des magazines pour bidasses, toute en rondeurs affolantes, mais avec délicatesse. Il l'avait dans la peau, pire, dans la moelle. Il ne pensait qu'à la culbuter n'importe où et après, à se balader avec elle au petit matin, en fumant, près du fleuve noir et frais. Une fois, une fois seulement, il m'avait parlé de sa peau, il disait qu'elle était douce comme un soupir. Moi, je croyais qu'il parlait d'un pays tellement c'était exotique. Je trouvais ça terriblement beau, faut dire que j'ai pas l'habitude. Mais la fille, on ne sait trop pourquoi, s'était amourachée d'un jeune footballeur, plutôt beau gosse et frimeur comme une dinde. Ils ne se cachaient pas trop. Ils écumaient tous les dancings de la ville. Une nuit, ils les avaient trouvés ensemble en train de se faire des risettes et de se toucher leurs machins dans un club, le sang de Jeannot n'avait pas même eu le temps de faire un tour complet dans ses veines, il avait ouvert le gamin du nombril à la pomme d'adam avec le tesson vert cruel d'une bouteille de champagne millésimé. Dommage pour le beau gosse qu'il n'ait pas été aussi adroit dans l'art de l'esquive qu'avec un ballon. Ils me font marrer les journaux quand ils se plaignent qu'en France les espoirs du foot ne percent jamais, ils n'ont qu'à les surveiller de plus près leurs danseurs à gros mollets. Pour la tête de la dinde, il avait pris quinze ans, Jeannot. 5475 jours, plus quelques uns pour les années bissextils, à se passer de cette peau douce-soupir.

Au début qu'il était là, Anne, c'est le nom de la fille, venait souvent le voir. Je ne l'avais pas encore vue, mais elle m'avait déjà complètement secoué. Je m'explique. La Centrale, comme tous les dortoirs de ce genre, internat, caserne, hospice, sentait généralement le choux gras et l'urine. Mais quand les copains revenaient du parloir où ils avaient vu et un peu peloté leur petite amie, ils ramenaient avec eux une odeur de parfum à bon marché qui se mélangeait agréablement à l'aigreur virile de l'établissement. Lorsque Jean avait vu Anne, il rapportait, collée à la sueur de son corps, une odeur d'herbe fraîche. De l'air disparaissait la fadeur du court-bouillon et du flan caramel, il n'y avait plus que cette odeur d'herbe, ce vent frais. De quoi se cogner la tête contre les murs. De quoi se cogner jusqu'à les repeindre d'un beau rouge sang. Ca me prenait les

narines, ça se gonflait en moi et ça venait se nicher dans ma poitrine comme le chien tout chaud dans les cuisses de son maître. Mais le maître, c'était Jeannot. Comme un con, j'avais envie de l'enlacer, de l'embrasser, pour mieux m'imprégnier dec l'odeur. Le maître, c'était Jeannot, mais les odeurs on peut les voler, c'est pas comme les souvenirs ou les rêves, et je ne m'en privais pas.

Au retour de la visite, il se couchait, tournait la tête vers le mur qui à cet instant peut-être devenait un vrai paysage avec des champs, des arbres, des oiseaux, des vents, des soleils. Il se blottissait tel un enfant pour mieux concentrer, conserver ce goût sauvage et simple, pour retarder le moment de son évanouissement. Autant l'avouer tout de suite : j'étais jaloux.

Avec le temps, les visites s'espacèrent. Et un jour, sans que l'Ecrivain ne s'en doute, ce fut la dernière. A cette occasion, il me sembla que l'odeur qu'il ramena du parloir était encore plus forte, plus verte. On aurait dit qu'il avait passé la journée à ramasser des champignons dans les prés.

En apparence, son comportement n'avait pas changé. Il travaillait la correspondance de la prison et ne disait jamais mort sur Anne. Quand les hommes sont en taule, ils ne parlent que des femmes et on dirait qu'ils causent mythologie. C'est enfermé dans cette cage chauffée au soleil blanc électrique que j'ai compris pourquoi les taulards portent autant de tatouages sur leurs bras ou leur torse : ce sont leurs bannières de seigneurs exilés, de princes défaites, leurs figures de proie. Les tatouages, petite fée bleue, ange doux à la poitrine affriolante, sirène cambrée à en faire frémir d'écume, sont des idoles païennes. Ceux qui croient encore à leurs amours n'en exhibent pas et se taisent. Quand la discussion s'habillait en sous-vêtements de soie, l'Ecrivain faisait la gueule ; il prenait un bouquin et se rongeait les ongles ou les mots. Son regard avait alors un tel air d'indifférence et de solitude machinale qu'on l'aurait cru trépané ?

Il ne disait jamais mot sur Anne, mais un matin très tôt, l'aube dehors devait être mauve et froide, il profita astucieusement de ce que le Joueur dormait avec son sourire confiant de valet de cœur, pour se confier.

« Anne ne vient plus me voir, tu le sais, n'est-ce pas ? Elle s'est sûrement trouvé un type, la garce, un blanc-bec à petite cervelle et grossse cylindrée. Ca lui a pas servi de leçon le footeux ! Je le savais bien, elle peut pas rester plus de deux jours sans, rien à faire, c'est une loi de la nature, elle dit qu'elle est une fleur et qu'une fleur ça se butine, sinon elle fane aussi sec. Je la crèverais quand elle dit ça ! Mais quelle fleur, bon sang ! Elle a ses faiblesses, vrai, mais il est impossible qu'elle m'ait oublié, tu comprends, je suis le seul à bien l'envoyer au ciel, à lui faire toucher les étoiles... »

Il parlait trop bien l'Ecrivain, on ne se méfie jamais assez des types qui vous font sur commande des phrases aussi fleuries que le printemps. A

l'évocation d'Anne, il ferma les yeux comme on aurait baissé les stores pour se préserver d'une trop vive lumière. Il avait un air touchant de femme, c'est avec cette langueur délicate qu'il m'a eu.

« Il faudrait qu'elle me voie, qu'on puisse parler, qu'elle s'aperçoive de son erreur. Pourquoi ne puis-je pas sortir ! Mais j'y pense, toi tu peux. »

J'avais compris. Les criminels ne bénéficiaient d'aucune permission, alors que moi, oui, n'ayant à mon actif qu'un minable braquage d'amateur. L'idée d'aller voir pareille sauterelle et de lui demander de se souvenir de ses culbutés avec Jeannot me paraissait farfelue. Mais c'était un pote, ça ne me coutait rien. Et puis, qu'en fais-je de mes sorties, je buvais, je jouais au billard, et il y avait beau temps que je n'espérais plus rencontrer mon ange au hasard des rues.... Je n'étais pas dupe, je me cherchais des prétextes et j'en trouvais des bons. En fait, j'avais une terrible envie de sentir de nouveau l'odeur d'herbe fraîche, en vrai si je puis dire.

Le samedi en question, je quittai donc la taule avec une idée d'herbe fraîche dans la tête. Un bon gros soleil tout chaud, tout doré m'attendait. J'avais l'adresse du meublé, 7 rue de la Monnaie. Le noir qui m'ouvrit avait des yeux de chat, brillants et jaunes. Sa carrure était telle qu'une partie de son front et de ses épaules était cachée par l'encadrement. Je demandai Anne, je vis pousser sous le bras du Noir un cerisier sur pied. Vous ne pouvez pas savoir. Cheveux clairs et emmêlés comme de la paille sur laquelle on se serait roulé, les jambes nues et un chemisier qui montrait les fleurs blanches de ses seins.

« Qu'est-ce que tu veux ?

- J'ai des choses à te raconter sur Jeannot. C'est lui qui m'envoie.
- Entre. »

Elle mit le Noir dehors avec une autorité déconcertante au regard de son âge. J'expliquai les volontés de Jeannot, mais je pensais à autre chose. Le lit était au milieu de la pièce, les draps étaient défaits, la nuit et le sommeil y étaient encore couchés, l'amour aussi sans doute, à peine réveillés par les premières brûlures blondes du soleil.

« Tu as pas compris que je m'en fous de Jeannot ? Je vais te dire la première des vérités, un gars qui se fait enfermer est un con, toujours. Dis-lui de m'oublier. Tu veux une autre vérité, un type qui a une fille comme moi et qui se fait mettre en cabane, il n'y a pas de mot pour le qualifier. »

Elle me proposa un café. La porte de la cuisine était à droite du lit. Je partis chercher ma tasse, elle m'aurait brûlé la gorge, secoué, averti. Je sentis un

signe de ses yeux, une invitation bleue et parfumée, je me retrouvai je ne sais comment enfoui dans la pelouse blonde et douce qui pousse entre ses cuisses, accroché à la blancheur et à la dureté de ses seins dont je goûtais le sucré. Je devais avoir l'air aussi niais qu'une pâquerette en plein champ. On remit ça pendant les deux jours. Quand l'armoire nègre ou un autre type rappliquait, elle le baratinait gentiment, glissait la main sur sa poitrine ou plus bas et il se tirait.

Je me retrouvai entre les quatre murs de la taule. Entre quatre yeux avec Jeannot. Il ne me demanda rien. Il ne pensait qu'à humer l'odeur que j'avais ramenée.

« Jean, on est copains tous les deux, je vais être franc, je crois que c'est foutu. J'ai fait tout ce que j'ai pu.

- Y avait un type ave elle ?
- Oui, mais je ne pense pas que...
- Tu parles ! tu te l'es faite toi aussi ?
- Mais non Jeannot, voyons... »

Je ne savais pas s'il me croyait. Il était étonnement calme. Nous partageâmes des biscuits et une cigarette, nous bûmes du café. Il avait son regard blanc de trépané.

« Je vais la crever. Je ne peux pas supporter ça, jamais. Tu m'entends, jamais. Je vais te demander quelque chose de très important, un service qu'à toi seul je peux réclamer, un service de frangin, bute-la pour moi. Tu crains rien, aucun flic ne fera le rapprochement entre vous deux. Et moi, j'aurai un alibi en béton. »

Un mois plus tard, je débarquai au 7 de la rue de la Monnaie. Il n'y avait personne. Le couloir sentait le mois et la chaux, mais l'odeur de brin d'herbe s'y trouvait aussi. En sortant de l'immeuble, je la vis, elle tanguait entre deux marins costauds comme des bittes d'amarrage. Elle me sourit avec douceur. Nous ne quittâmes pas la campagne verdoyante de ses draps frais du week-end. J'avais cru avec toute la sincérité de l'amitié que je la refroidirais avant de rejoindre la Centrale. Quand je me décidai, les fleurs blanches et roses de ses seins vinrent fleurir dans ma bouche.

L'Ecrivain comprit tout de suite que je ne l'avais pas fait. Son regard était si dur que je le crus capable de me coincer la tête dans le grillage de la ventilation. Le drôle de soleil des néons exagérait les éclairages, nos visages

étaient clairs et sombres comme sous les projecteurs d'un théâtre. Mais soudain ses yeux s'égayèrent. Il me prit chaleureusement dans les bras.

« Merci, merci, tu sens bon, tu sens Anne, tu sens bon comme elle, tu n'imagines pas ma joie. Je ne pourrai jamais te remercier. Un moment, je l'avoue, je me suis dit : « C'est foutu, il l'a butée ». Puis tu es rentré, j'ai senti, quel soulagement ! Je suis sauvé. Ecoute, j'ai beaucoup réfléchi, il faut que nous parlions. »

Et à-dessus il me balança tout, qu'il pensait à Anne à s'en faire mal et que puisqu'il l'avait perdue, il allait se pendre. J'aurais dû l'encourager, lui montrer que c'était la seule et donc la meilleure des solutions. J'aurais été tranquille pour un bon bout de temps et avec la fille en plus. Mais je suis trop bon. Il me baratina ensuite sur le fait que s'il la revoyait, elle lui reviendrait sans problème. Il m'exposa son plan : à la fin du mois, deux « crabes » du couloir ouest où nous étions partaient à la retraite, leurs remplaçants ne nous connaîtraient pas encore très bien et avec un peu de discrétion et d'habileté nous pouvions inverser nos identités. Un plan si simple que sa réussite en était évidente. Il partirait à ma place en permission. J'aurais dû fournir la corde, me proposer pour le coup de pied dans le tabouret, au nom de la camaraderie. J'acceptais. Quand on est con, c'est pour la vie.

Le travestissement eut lieu. Pendant les deux jours, je ne cessai de penser à la pelouse d'Anne, une pelouse souple, chaude et humide de pré sous la pluie. Mon sommeil était tranché par cette lame aiguisée qu'est la jalousie. L'idée que peut-être, à l'instant même, il labourait sa chair et qu'elle, elle put trouver une jouissance aux sillons que son sexe lui creusait, m'ouvrait le ventre, me le vidait, en tirant affreusement dessus, comme lorsqu'on est en train de vomir. Je me levais, je me couchais, je me relevais. Couché, je sentais la jalousie jouer aux petits indiens sur mes tripes. Debout, les quatre murs me coinçaient tels des fers, j'avais l'impression d'être un insecte qui se cogne à la veilleuse des néons. Quand je m'endormais enfin, en rêve, je mangeais son odeur à pleine dents.

A son retour, Jeannot m'assura que tout allait bien, qu'il l'avait reprise. Je déduisis du peu d'enthousiasme qu'il manifesta les heures suivantes que ça s'était mal passé entre eux. Ce qui me faisait gamberger, c'était qu'il avait ramené d'Anne une odeur moins fraîche que l'habituelle. Je ne savais me l'expliquer mais elle avait un goût d'herbe séchée et même, en y prenant garde, des relents de pétales pourris, comme quand les fleurs fanent trop longtemps dans l'eau.

Le soir, deux gardiens vinrent, ils appelèrent mon nom. L'Ecrivain me fit comprendre d'un regard qu'il était préférable de reprendre nos états civils respectifs. Ils me conduisirent dans le bureau du Directeur. Le Grand-Manitou

de la Résidence était un homme gros et colorié, son visage ressemblait à ces ballons rouges qu'on trouve dans les foires et qui me plaisaient tant enfant.

« Bonjour, Monsieur le Directeur. »

Je ne compris pas le début de sa phrase, mais son intonation m'avertissait que le sujet était grave.

« Vous êtes d'une stupidité, vous. L'administration vous accorde des permissions, il vous reste vingt-deux mois à tirer, disons quinze avec les remises de peine, et tout ce que vous trouvez à faire, c'est flinguer la première allumeuse venue. Tranquille en plus de ça, tout le quartier a entendu le chahut. Qu'est-ce qui vous a pris, bon sang ? »

Je n'opposai rien au discours de monsieur le Directeur. Je ne faisais que penser à ce salaud d'écrivain. Il avait tout gagné le Jeannot, un alibi en béton armé, son nom était enfermé entre quatre murs, et une fille à lui, pour toujours. Je repris vingt ans avec indifférence. Je reconnus tout et refusai d'assister à mon procès. Je n'y aurais pas senti l'odeur d'herbe fraîche. J'ai été sur le champ transféré dans un autre secteur de la Centrale.

Cette histoire est vieille de huit ans, mais je m'inquiète plus du temps qui passe, je sais que quand je sortirai de ce trou, la terre aura tellement refroidi qu'on en sera au début de l'ère glaciaire.

Ce matin, à l'atelier, j'ai appris que ce bon vieux Jeannot bénéficiait d'une remise de peine pour conduite exemplaire. Il sort vendredi. Une petite semaine encore pour le coincer et le démolir. Mais je ne m'en fais pas, parce que pour être heureux il faut comparer, même si je le rate, je sais que lui dehors et moi dedans, on sera pareils. Il ne nous restera plus qu'à rêver d'une herbe bien fraîche, bien verte et bien odorante.

La seule différence, c'est que lui en rêvera à la lumière du jour et moi sous le soleil blanc électrique des néons. Une différence sans intérêt.

Didier Goupil